

**Colloque International de Recherche en Economie et en Gestion
CIREG 2016 – Marrakech
Mai 12-14, Marrakech, MAROC**

**« CHANGER DE PERSPECTIVE EPISTEMOLOGIQUE POUR
RAVIVER UNE RECHERCHE A BOUT DE SOUFFLE : EXEMPLE DES
FACTEURS DE PERFORMANCE DES PETITES ENTREPRISES »**

Hasna Skalli, Doctorante

Institut Supérieur de Commerce et d'administration d'Entreprises (ISCAE), Casablanca.
skalli.hasna@gmail.com

Résumé :

L'explication de la performance des petites entreprises est largement étudiée dans plusieurs contextes et sous différents angles théoriques. Les résultats restent toutefois parcellaires et difficilement cumulables. L'ancrage théorique fragile de ces recherches et leur faible portée managériale, font que l'intérêt de ce genre de recherches reste à démontrer.

Le présent papier est une contribution à ce débat. Nous proposons de dépasser les divergences dans les résultats pour toucher aux présupposés épistémologiques. Nous commençons par montrer que si la recherche est dans l'impasse, le problème ne s'explique pas (et ne se corrige pas) de la même façon selon que l'on s'inscrit dans une perspective positiviste ou dans des perspectives alternatives. Pour les positivistes, l'explication est à chercher du côté de la définition des concepts et dans l'opérationnalisation des construits, ainsi que dans le fait que les chercheurs construisent rarement sur les modèles développés par leurs prédécesseurs. Pour les constructivistes et les réalistes critiques, c'est dans les présupposés épistémologiques qu'il faut chercher l'explication. Un changement de paradigme est nécessaire pour espérer comprendre un phénomène ouvert, irréductible, imprévisible, bref, complexe.

Nous nous positionnons dans ce débat en ces termes : l'explication de la performance des petites entreprises reste centrale dans l'agenda de recherche en entrepreneuriat. Le réalisme critique le justifie (par l'importance qu'il accorde à la contextualisation et à la découverte de mécanismes générateurs), le gap théorique existe (la théorie soulève plus de questions que de réponses) et surtout, le contexte marocain l'exige (par la pénurie de recherches sur la question).

Mots clés : Petite Entreprise, Performance, succès, survie, échec, réalisme critique, Maroc.

INTRODUCTION

L'explication de la performance (succès ou survie), ou l'échec, des petites entreprises est très largement étudiée dans plusieurs contextes et sous différents angles théoriques. Malgré plusieurs décennies d'effort, le voile est à peine levé. Des prémisses de réponses existent certes, mais elles ne sont que partielles. A tel point que pour certains chercheurs, la nouveauté du terrain d'étude ne justifie pas un énième test de modèles adhoc ou de théories parcellaires. Et ce d'autant plus que même quand des bribes de réponses existent, leur implications managériales restent hypothétiques. Comment utiliser en effet, dans la pratique, un modèle explicatif de quelques 10 ou 15 variables?

Est-ce à dire qu'il faudrait tout simplement se détourner d'une problématique qui n'a pas de réponse et partant, peu d'intérêt ? Ou, au contraire, faudrait-il persévérer, espérant que changer de contexte serait suffisant pour justifier une telle recherche ? Pour de nombreux auteurs, du moment où les résultats de ces « énièmes » tests ne sont pas concluants, ce sujet reste d'actualité. Pour eux, c'est d'autant vrai dans un contexte, comme celui du Maroc, où la recherche est embryonnaire et les données sur le terrain rares. Cependant, changer de contexte n'est peut-être pas suffisant pour intéresser la communauté de recherche. Peut-être faudrait-il changer de prisme d'analyse en sortant du paradigme classique ayant dominé la recherche sur la question ?

Le papier que nous proposons est une contribution à ce débat. Nous proposons une lecture de la littérature qui a pour ambition de dépasser les divergences dans les résultats sur les facteurs, pour toucher aux présupposés épistémologiques. Nous commençons par montrer que si la recherche est dans l'impasse (1.), le problème ne s'explique pas (et ne se corrige pas) de la même façon selon que l'on s'inscrit dans une perspective positiviste (2.) ou dans des perspectives alternatives (3.).

En effet, le mainstream positiviste avance comme explication le manque de convergence dans la définition des concepts et dans l'opérationnalisation des construits (2.1.), ainsi que par le fait que les chercheurs construisent rarement sur les modèles développés par leurs prédécesseurs (2.2.). En somme, cela revient à apporter des ajustements précis pour affiner des démarches qui restent fidèles aux canons positivistes.

Pour d'autres, d'obédience constructiviste/interprétativiste ou réaliste critique, c'est dans les présupposés épistémologiques qu'il faut chercher l'explication. Un changement de paradigme est nécessaire pour espérer comprendre un phénomène complexe (3.1.) et fortement contextuel (3.2.).

Pour conclure, nous nous positionnons dans ce débat en ces termes : l'explication de la performance des petites entreprises est encore centrale dans l'agenda de recherche en entrepreneuriat. Le réalisme critique le justifie (par l'importance qu'il accorde à la contextualisation et à la découverte de mécanismes générateurs), le gap théorique existe (la théorie soulève plus de questions que de réponses) et surtout, le contexte marocain l'exige (par la pénurie de recherches sur la question).

1. LA RECHERCHE DANS L'IMPASSE ?

La problématique de performance des entreprises est une des plus anciennes et des plus largement étudiées. Depuis l'émergence de la petite entreprise comme objet de recherche différencié de la grande entreprise, la question est étudiée en tenant compte de ses spécificités. Le constat est toutefois le même, les théories mobilisées sont nombreuses, les modèles développés pléthoriques et les résultats peu cumulables.

1.1. Une problématique largement étudiée

Les travaux sur la question de la performance/survie des entreprises sont très nombreux. Au début, prévalait une vision économique où les facteurs environnementaux avaient la primauté (théorie de la contingence, théorie de l'évolution des populations). Par la suite, le rôle des aspects internes a peu à peu pris de l'importance, notamment avec la théorie des ressources et des compétences pour les facteurs liés à l'organisation et les travaux dans le champ de l'entrepreneuriat pour les facteurs liés à l'entrepreneur.

L'entrepreneur : En raison de sa taille réduite, la petite entreprise est souvent assimilée à son dirigeant dont les caractéristiques sont déterminantes pour la survie/échec (Chandler & Jansen, 1992), car tout tourne autour de l'entrepreneur (Cooper, Gimeno-Gascon, & Woo, 1994 : 375). L'influence de l'entrepreneur a été très largement étudiée sous différents angles, par exemple : sa personnalité (e.g. Hornaday & Aboud, 1971), son capital humain et social (e.g. Davidsson & Honig, 2003), sa motivation (e.g. Baum & Locke, 2004) et ses décisions et actions (e.g. Westhead, Ucbasaran, & Wright, 2005).

L'organisation : Pour la théorie de l'écologie des populations, une entreprise nouvellement créée, parce qu'elle est souvent de petite taille, est intrinsèquement exposée à l'échec (Stinchcombe, 1965). A cause des mécanismes de sélection d'un environnement hostile, ses chances de survie sont faibles (Hannan & Freeman, 1977), à moins qu'elle ne réussisse à faire son apprentissage organisationnel et croître (Jovanovic, 1982). Dans l'optique de la théorie des ressources et des compétences, quels que soit son âge ou sa taille, la survie d'une entreprise dépend de sa capacité à développer les ressources nécessaires à maintenir son avantage concurrentiel (Barney, 1991). Pour les travaux qui s'inscrivent dans le management stratégique, les handicaps de la taille, de l'âge et du manque des ressources - caractéristiques des jeunes et petites entreprises- ne peuvent être dépassés que si celles-ci formulent des stratégies adaptées (Reid, 1993).

L'environnement : L'étude de la problématique serait incomplète sans la compréhension des facteurs contextuels (Stearns, Carter, Reynolds, & Williams, 1995). Les dimensions retenues par la majorité des recherches sont le secteur, la région et la conjoncture (e.g. Littunen, Storhammar, & Nenonen, 1998)

Les résultats partiels des explications endogènes et exogènes ont poussé de nombreux auteurs à les combiner dans des modèles multidimensionnels (e.g. Brüderl, Preisendörfer, & Ziegler, 1992 ; Lussier, 1995). La logique sous-jacente à ces modèles étant qu'aucune théorie n'est capable à elle seule d'expliquer, et encore moins prédire, le sort d'une entreprise (Coad, 2009). En conséquence, une approche éclectique est nécessaire (Geroski, Mata, & Portugal, 2010). Comme nous allons le voir dans le point suivant, ces modèles additifs ne sont pas exempts de critiques.

1.2. Des résultats fragmentés

« Il n'existe pas à l'heure actuelle de théorie consacrée pour expliquer la croissance des PME et il y aurait, selon les spécialistes, peu de chances que cette théorie puisse exister à l'avenir. » (Bentaleb & Louitri, 2011 : 78). Ces propos résument la conviction d'un large pan de la communauté de recherche en entrepreneuriat. Les nombreuses recherches qui ont essayé d'expliquer la performance des jeunes entreprises n'ont pas abouti à des résultats satisfaisants (Khelil, Smida, & Zouaoui, 2012). Des liens de causalités linéaires ont certes été trouvés, mais les résultats restent parcellaires (Bruyat, 1993). La question des déterminants de survie des nouvelles entreprises reste donc non résolue (Fritsch, Brixy, & Falck, 2006). Le même constat est fait par Davidsson & Wiklund (2006) en ce qui concerne la croissance.

Si l'on reproche aux approches centrées sur une catégorie de facteurs leur caractère dichotomique, les combinaisons des approches additives n'améliorent pas pour autant le pouvoir prédictif des modèles (Davidsson & Klofsten, 2003). Bouchikhi (1993 : 555) parle même de « check-lists » qui ne permettent pas une vraie compréhension du phénomène. Par ailleurs, ces approches n'ont qu'un intérêt limité pour la prise de décision. Comment utiliser en effet - dans la pratique- un modèle de prédiction de 15 variables (modèle de Lussier, 1995) ? Evaluant la recherche eu égard à son utilité pour les politiques publiques, le verdict de Gibb (2000 : 13) est catégorique « (...) despite the increase in academic knowledge, indeed perhaps because of it, there has been a growth of ignorance ».

Il ne fait pas de doute que les facteurs recensés dans la littérature influencent, d'une manière ou une autre, les chances de survie/succès des nouvelles entreprises. Mais ce qui n'est pas clair, c'est comment cette influence s'exerce et pourquoi elle n'affecte pas de la même manière des entreprises apparemment similaires. La communauté de recherche reste aujourd'hui incapable d'expliquer comment les mêmes facteurs qui influencent le succès d'un groupe d'entreprises puissent entraîner l'échec d'autres (Cader & Leatherman, 2011)

Pourquoi autant de divergences dans les résultats ? Pourquoi une question en apparence aussi simple que « Qu'est ce qui fait qu'une entreprise nouvellement créée survit (ou pas) ? » n'a toujours pas de réponse satisfaisante alors même que c'est une des problématiques les plus étudiées et des plus anciennes ?

Nous exposons, sans prétendre à l'exhaustivité, quelques explications à ce manque de convergence. Nous verrons que le positionnement épistémologique n'est pas neutre dans l'analyse de la littérature sur la survie/performance de l'entreprise.

2. QUE FAIRE, SE CONTENTER DE « CHERCHER PLUS ET (UN PEU) MIEUX »¹ ?

La communauté de recherche s'accorde à dire que l'accumulation de la connaissance sur la dynamique des entreprises est limitée. Pour plusieurs auteurs, ce constat s'explique par le manque de consensus sur la définition des concepts (e.g. Headd, 2003) et la faiblesse de leur opérationnalisation (e.g. Rauch, Wiklund, Lumpkin, & Frese, 2009).

2.1. Préciser la définition et l'opérationnalisation des concepts

Il n'existe pas de consensus sur la définition du concept de performance organisationnelle (Cameron, 1986), mais il est généralement opérationnalisé via la performance financière (profitabilité, rentabilité, etc.) et la performance opérationnelle (part de marché, valeur ajoutée, etc.)(Venkatraman & Ramanujam, 1986). A ces indicateurs « objectifs », certains auteurs appellent à intégrer une dimension « subjective » liée à la satisfaction des parties prenantes (e.g. Murphy & Callaway, 2004). Dans le cas des petites entreprises, il s'agit principalement de la satisfaction du propriétaire dirigeant (Jennings & Beaver, 1997).

Il apparaît donc que la performance est tellement difficile à opérationnaliser (Cameron, 1986), que pour certains auteurs, toute généralisation de résultats empiriques sur ce concept serait injustifiée (Murphy, Trailer, & Hill, 1996). Ce constat conduit Venkatraman & Ramanujam (1986 : 21) à appeler à abandonner l'utilisation même de ce construit. La solution serait alors de remplacer la performance par une de ses dimensions (Murphy & al., 1996)

Les dimensions utilisées pour approcher la performance (ou la non performance) des entreprises sont nombreuses, et même s'ils se ressemblent parfois, ne renvoient pas à la même

¹ Expression empruntée à Bruyat (1993)

réalité. Entre un concept aussi diffus que le succès et l'échec, figurent la croissance et la survie, certes un peu plus précis mais opérationnalisés différemment par les chercheurs. A titre d'illustration, Watson & Everett (1999) montrent comment deux manières d'opérationnaliser le concept d'échec peuvent aboutir à des résultats différents dans une même étude et sur un même échantillon. Et même dans le cas d'un concept, à première vue, aussi simple que la croissance, l'opérationnalisation n'est pas uniforme. Si le consensus existe autour de la variation du chiffre d'affaires (Barkham, Gudgin, & Hanvey, 1996), le mode de calcul de la croissance n'est pas sans débat. Qu'il s'agisse de croissance relative ou croissance absolue, de croissance organique ou croissance totale, la comparaison entre travaux n'est pas aisée (Davidsson & Wiklund, 2006)

Les difficultés liées à la définition des concepts concernent aussi l'unité d'analyse. Le cadre de ce travail ne nous permet pas de passer en revue les différentes approches pour définir la petite entreprise. Nous nous contenterons de rappeler que les critères quantitatifs relatifs à la taille (effectif, chiffre d'affaires, etc.) ne sont pas suffisants pour approcher les particularités de ce type d'entreprises ; une approche qualitative (liée au mode de gestion) est nécessaire (Ferrier, 2002). La majorité des travaux définissent soigneusement le type d'entreprises qui les intéressent (TPE, PE, PME, etc.) ; là n'est pas le problème. La difficulté se pose quand on s'intéresse à la dynamique des entreprises dans le temps. Lorsque l'on parle de succès ou d'échec, s'agit-il de l'activité économique, de l'entité juridique qui la supporte ou de la personne qui la dirige? Dans la majorité des cas, c'est l'entité juridique qui est prise en considération, même si celle-ci n'évolue pas forcément de manière concomitante avec l'activité économique. Dans le cas par exemple d'une petite entreprise cédée avec profit, la discontinuité juridique est en fait une continuité économique et un succès pour l'entrepreneur. Pourtant la majorité des recherches ne précisent pas l'unité d'analyse utilisée, accentuant ainsi la faible comparabilité des résultats et partant, affaiblissant le potentiel d'accumulation des connaissances (Davidsson & Wiklund, 2006). Pour ce, les spécialistes recommandent de toujours distinguer les trois niveaux d'analyse (Gibb, 2000) et de dissocier la performance de l'entreprise de celle de l'entrepreneur (Sarasvathy, 2001).

2.2. Améliorer l'ancrage théorique et affiner le terrain d'étude

L'effet des problèmes de définition et d'opérationnalisation des concepts est aggravé par le fait que les chercheurs inscrivent rarement leurs travaux dans la continuité de ceux qui les ont précédés (Davidsson & Wiklund, 2001). Plusieurs auteurs déplorent en effet l'hétérogénéité des modèles utilisés et l'absence d'un cadre intégré (e.g. Almus & Nerlinger, 1999) ainsi que la faiblesse de l'ancrage théorique (Davidsson & Wiklund, 2006).

Ce faible ancrage théorique se justifie pourtant si l'on admet que, d'un côté, les théories pertinentes sont à la fois trop nombreuses pour être mobilisées dans un même cadre, et pas suffisantes pour cerner la problématique en question (Coad, 2009)(Geroski et al., 2010). D'un autre côté, les facteurs sont nombreux et le fait d'en retenir quelques uns ne dépend pas seulement de la théorie mais aussi des possibilités qu'offre le terrain. Les données fiables sur les entreprises sont en effet rares (Fritsch et al., 2006). Par conséquent, un chercheur ne peut que composer un modèle, aussi parcellaire soit-il, pour approcher son terrain d'étude.

Partant de là, il nous semble que les divergences sont inévitables et la construction d'une théorie intégrative peu probable. Les propos de Beaver (2003 : 120) nous confortent dans cette position : « Suggestions that failure is precipitated by factors that are capable of isolation and categorization (...) across the small firm sector is simplistic, immature and dangerous. ». Est-ce à dire que le sujet est largement épuisé et qu'il ne présente plus d'intérêt?

Comme le démontrent des travaux récents, l'explication du pourquoi et du comment de la performance entrepreneuriale est toujours présente dans l'agenda de recherche : « (...) A central question in the entrepreneurship littérature is how to account for high failure among new ventures » (Townsend, 2012 : 126). Et de Davidsson & Wiklund (2006 : 59) de renchérir : « It is our belief that research on firm growth is possible, valuable, and necessary ». Peut-être est-ce en raison d'une demande pressante des praticiens ; il est en effet difficile de formuler des politiques publiques pertinentes sans compréhension profonde de la question (Storey, 1994).

Pour sortir de l'impasse et aboutir à une connaissance « pertinente et applicable » aux petites entreprises, Beaver (2003) recommande de répliquer des modèles éprouvés sur une base sectorielle. Il est en effet nécessaire de faire mieux que cette « general, amorphous information that exists at present » (P.121). D'autres auteurs pour leur part, recommandent de favoriser les analyses longitudinales (e.g. Davidsson & Wiklund, 2006)

La position défendue ici est que la recherche de la performance des nouvelles entreprises présente toujours un intérêt pour la communauté scientifique, mais sous conditions :

- Choisir un concept bien défini et préciser sa mesure afin de permettre les comparaisons
- Spécifier autant que possible l'ancrage théorique et répliquer les modèles reconnus par la communauté de recherche et ce, afin de favoriser l'accumulation
- Tester des théories et répliquer des modèles sur une base sectorielle pour tenir compte de l'extrême diversité des petites entreprises.
- Favoriser les études longitudinales.

Cela revient à dire que fondamentalement, l'approche positiviste ayant dominé ce champ de recherche est plébiscité, moyennant quelques ajustements et précisions. Nous verrons dans les points suivants comment d'autres perspectives, essentiellement constructiviste et réaliste critique, expliquent la dispersion de la recherche et la faible applicabilité des résultats.

3. OU BIEN FAUDRAIT-IL CHERCHER AUTREMENT ?

Nous avons vu que le mainstream de la recherche sur la dynamique des entreprises ne remet pas en cause les fondements du positivisme. Pour d'autres perspectives, en revanche, les résultats mitigés de la recherche sur les petites entreprises en général et sur leur performance en particulier ne sont pas surprenants. Pas seulement parce que les concepts sont mal opérationnalisés, ou les échantillons trop hétérogènes, mais parce que la vision qu'ont ces recherches des phénomènes sociaux est contestable. Car si les résultats sont « pauvres et peu utiles pour la pratique » (Bruyat, 1993 : 127), c'est parce que la recherche est restée prisonnière d'une vision « scientiste » qui duplique des démarches empruntées aux sciences exactes, sans questionner leur pertinence pour le phénomène étudié (Blackburn & Kovalainen, 2009 : 130). Sortir de l'impasse devrait donc passer par la prise en compte de la nature du phénomène étudié, qui, étant résolument humain, est complexe et fortement contextuel.

3.1. L'entrepreneuriat est un phénomène complexe

Qu'il s'agisse des approches centrées sur l'environnement, sur les ressources de l'organisation ou sur les caractéristiques de l'entrepreneur, le point commun aux recherches positivistes est qu'elles accordent la primauté à un groupe de facteurs. Ce qui dénote d'une vision à la fois dichotomique, déterministe et réductionniste. Elle est dichotomique parce que, ignorant le caractère ouvert des phénomènes sociaux, elle sépare, de manière parfois artificielle, aspects internes et externes. Or, dans le cas de la TPE par exemple, cette distinction est parfois

difficile. Comme le dit Fouré (1989 ; cité par Janssen & Schmitt, 2009 : 88): « L'exogène d'un système étroit est forcément l'endogène d'un système plus large ».

En plus d'être dichotomiques, ces approches sont déterministes dans le sens où elles cherchent à expliquer la survie ou l'échec par des facteurs indépendants de la volonté, ou l'action, de l'entrepreneur: «Whilst endogenous explanations tend to exaggerate the entrepreneur's role, exogenous explanations tend to exaggerate environmental determinism at the expense of the voluntaristic nature of human agency » (Bouchikhi, 1993 : 553). Il est donc nécessaire de dépasser le déterminisme de l'analyse classique (Sammur, 2001) et de s'intéresser à la capacité de l'entrepreneur à agir sur son environnement pour favoriser la performance de son entreprise (Townsend, 2012)

Enfin, ces approches sont réductionnistes car en cherchant le modèle prédictif parfait, elles sont passées à côté de l'essentiel : une vision globale du phénomène (Bruyat, 1993). Or, les phénomènes humains ne peuvent être décomposés et reconstruits à partir d'éléments simples et indépendants (Hernandez, 2001). Parce que traitées indépendamment les unes des autres, ces relations causales de type linéaire, même confirmées, ne permettent pas de comprendre l'interaction entre les facteurs (Sammur, 2001). Parce que l'entrepreneuriat est un phénomène social, il est par nature ouvert, imprédictible, irréductible, bref : complexe. D'où l'intérêt de l'étudier par le prisme de la théorie de la complexité : « The central concept of complexity is that interactions between parts of open systems create novel, unpredictable patterns, and that (...) the isolation of individual parts of the system (analysis) does not reveal the casual mechanisms in the system » (Fuller & Moran, 2001 : 47)

C'est donc le caractère ouvert et complexe de l'entreprise et de son environnement qui rend la prédiction de sa trajectoire impossible (Reed & Harvey, 1992 : 357). C'est particulièrement le cas des petites entreprises, « système complexe » par excellence : « The characteristics of complex adaptive systems are resonant with the observed characteristics of small enterprises » (Fuller & Moran, 2001 : 48).

Cette conception est dominante chez les constructivistes et les réalistes critiques, mais elle ne leur est pas exclusive. Nous avons rencontré plusieurs auteurs qui, sans pour autant remettre en cause le positivisme, appellent à repenser la recherche en entrepreneuriat en tenant compte du caractère complexe du phénomène et en privilégiant des approches holistiques. Tel est le cas de Bygrave (1989) qui déplore la dominance d'un réductionnisme inadapté aux phénomènes sociaux dont les composants sont si dépendant l'un de l'autre que : « you cannot understand the whole process simply by examining each of its components separately ». Une conception que partage aussi Beaver (2003 : 116) pour qui « the attribution of success to small firms is, complex, dynamic and problematic ». Dans le même ordre d'idées, (Bruno, Leidecker, & Harder, 1987) évoquent la « complexité multidimensionnelle de l'échec » comme principale explication du manque d'intégration de la recherche.

3.2. L'entrepreneuriat est un phénomène contextuel

Pour Johns (2006 : 390), les deux principaux griefs à l'encontre de la recherche en management - les divergences dans les résultats et leur faible pertinence pour la pratique - ont pour origine une vision « étroite et non systémique » qui génère des recherches « contextuellement aveugles ». En effet, dans sa quête de lois universelles, valables en toutes circonstances, la recherche positiviste a longtemps ignoré le contexte (Hjorth, Jones, & Gartner, 2008). Cela s'inscrit dans cette vision « scientiste » de la recherche que nous avons évoquée plus haut et qui fait que « context-free research is viewed by some as being more scientific than that featuring context » (Johns, 2006 : 404).

Pourtant, le caractère contextuel de l'entrepreneuriat n'est plus sujet à débat. En 1988 déjà, Low & MacMillan appelaient à tenir compte l'interaction entre le processus, le contexte et les résultats (outcomes), pour comprendre le succès entrepreneurial. Depuis, de nombreuses recherches ont montré le rôle du contexte dans l'explication des actions entrepreneuriales et leurs résultats (Zahra, Wright, & Abdelgawad, 2014).

Le fait d'intégrer le contexte comme partie intégrante de l'analyse des phénomènes sociaux s'appelle « contextualisation » : « Contextualization entails linking observations to a set of relevant facts, events, or points of view that make possible research and theory that form part of a larger whole » (Rousseau & Fried, 2001 : 1).

Pour contextualiser, il est nécessaire d'aller au-delà du réductionnisme propre au positivisme (Johns, 2006) qui consiste généralement à traduire le contexte en variables de contrôle (Zahra & Wright, 2011) ou à le réduire au climat des affaires et à la conjoncture économique (Welter, 2011). L'intégration du contexte peut (doit) se faire à plusieurs niveaux : de la formulation de la problématique à l'interprétation des résultats, en passant par le choix de la méthodologie et du terrain d'investigation (Rousseau & Fried, 2001).

La contextualisation permet de prendre en compte le caractère complexe des phénomènes humains et sociaux vu qu'elle permet de relier différents niveaux d'analyse en révélant comment un niveau (exemple le système politique ou économique) interagit avec un autre (exemple opportunité entrepreneuriale) pour aboutir à résultat donné (Welter, 2011). Pour que cette contextualisation soit possible, la recherche en entrepreneuriat a besoin de puiser dans d'autres disciplines telles que l'anthropologie, la sociologie ou la psychologie ; car seule cette perspective interdisciplinaire est de nature à permettre d'explorer la variété, la richesse et la profondeur du contexte (Welter, 2011). Selon le niveau d'analyse concerné (micro ou macro), des théories existantes peuvent être mobilisées. A titre d'illustration, Louitri & Sahraoui (2014) proposent de contextualiser de nombreuses problématiques managériales au Maroc en utilisant la théorie des représentations sociales, particulièrement à travers les processus d'objectivation et d'ancrage, développés par Serge Moscovici.

Contextualiser la problématique de la performance des petites entreprises est importante à plus d'un titre. Cela peut concerner à la fois la signification du concept et sa mesure, ainsi que la manière dont elle est influencée. A titre d'exemple, de nombreux travaux montrent que le capital humain (formation, expérience, compétences) et social (famille, réseau) de l'entrepreneur ont un impact positif sur la performance de son entreprise. Mais d'abord, qu'est-ce la performance dans le contexte marocain et comment se mesure-t-elle ? Est-ce la croissance de l'entreprise ou bien sa rentabilité (parfois manifestée par les signes extérieurs de richesse de son dirigeant) ? Et quid de l'impact du capital humain et social ? Un dirigeant bien formé, expérimenté, bénéficiant d'un large réseau, fera-t-il preuve de persistance ou bien abandonnera-t-il pour saisir les alternatives qui s'offrent à lui (du fait même de son capital humain et social) ?

Finalement, que savons-nous des facteurs de performance des petites entreprises au Maroc ? Même une recherche de première génération, déroulant de simples tests d'hypothèses, reste difficile vu l'inaccessibilité des données sur les entreprises. De même, les enquêtes sont rarement généralisables étant donné la faible représentativité des échantillons (rareté des bases de données). Dans ces conditions, un chercheur peut toujours recourir aux études de cas, pas forcément parce que l'objet de recherche ou le positionnement épistémologique l'exige, mais simplement parce que c'est la seule option qui s'offre à lui. Il n'est donc pas étonnant que nous n'ayons pas trouvé de recherches scientifiques qui nous permettent de penser que le sujet soit épuisé ou à bout de souffle. En tout cas, pas au Maroc.

CONCLUSION

Nous espérons avoir démontré que l'explication de la performance des petites entreprises est encore d'actualité dans l'agenda de recherche en entrepreneuriat. C'est d'autant plus vrai en ce qui concerne le Maroc où les recherches sur la question sont si rares, que toute recherche sur la question – quelle qu'en soit l'ancrage épistémologique- serait la bienvenue, sous réserve qu'elle soit rigoureusement menée. Quelques précautions nous semblent toutefois de mise.

Dès le départ, un chercheur a besoin de se poser des questions sur la nature du phénomène qui l'intéresse et sur la démarche qui lui est adaptée. Il devrait chercher « the forms of understanding and modes of knowing that will do justice to the object of study » (Tsoukas, 2005 : 2). Pour ce faire, il est nécessaire de challenger la domination du paradigme fonctionnaliste : « (...) it is clear that the health and future development of research in this area requires a broadening of perspectives to enable debate, friction, creativity and ultimately new theories and understandings » (Grant & Perren, 2002 : 202)

Notre propos n'est pas de nier les apports de la recherche positiviste ni de dire que les facteurs explicatifs ressortis par la littérature ne sont pas pertinents. Bien au contraire, l'importance de ces facteurs est largement établie dans différents contextes. Ce qui n'est pas clair, c'est comment ces facteurs influencent le sort d'une nouvelle entreprise, ni pourquoi un facteur n'a pas la même influence suivant les contextes et même au sein d'un même contexte. Nous ne croyons pas que le succès ou l'échec soient explicables, et encore moins prédictibles, via des modèles mathématiques. Comme Tsoukas (2005), nous pensons que : « The intrinsic openness of organized contexts implies that the future may always be different from the past, and that there is no guarantee that the rules guiding individuals' behaviour now will also be applied in the future as intended. » (P.86)

D'après nos lectures, la majorité des auteurs qui appellent à s'intéresser à la petite entreprise comme système et à étudier son interaction avec l'environnement dans une optique circulaire (et non linéaire) s'inscrivent dans une perspective constructiviste (e.g. Bouchikhi, 1993 ; Sammut, 2001). Tout en partageant largement l'intérêt pour une vision holistique, nous ne pouvons nous revendiquer constructivistes. Car tout en acceptant que la connaissance que nous pouvons avoir d'un phénomène soit limitée par nos perceptions et expériences, nous ne pouvons aller jusqu'à dire que le monde est tout aussi limité (Mingers, 2006). Nous distinguons en effet réalité objective (indépendante) et réalité sociale (socialement construite)(Searle, 1995). Notre vision du monde est un « compromis (...) entre déterminisme et indéterminisme » (Dupuy,1982 ; cité par Bruyat, 1993 : 188) et entre objectivisme et subjectivisme. Nous retrouvons cette position médiane dans le réalisme critique.

Analyser la question de performance des petites entreprises dans une optique réaliste critique consiste à analyser à la fois la structure, l'agent et leur interaction. Il s'agit en effet de voir les conditions qui doivent être en place afin de permettre la survie/échec. Constaté, via un test statistique, que les entreprises défailtantes ont des problèmes de trésorerie, par exemple, n'est pas suffisant. Notre rôle est de nous interroger sur les mécanismes générateurs et les facteurs de contingences responsables du phénomène observé (Miller & Tsang, 2011). D'où viennent ces problèmes de trésorerie ? Pourquoi d'autres entreprises avec des moyens comparables n'ont-elles pas les mêmes problèmes ? Qu'est-ce qui fait que certains dirigeants de TPE persistent malgré une faible rentabilité, allant parfois jusqu'à s'endetter –personnellement- pour maintenir leurs entreprises en (sur)vie ?

Tenir compte du caractère complexe et contextuel de la petite entreprise n'est pas sans

conséquences au niveau de la méthodologie. Cela nécessite de recourir à des approches multidisciplinaires, intégrées, holistiques et contextuelles (Fuller & Moran, 2001) qui permettent de comprendre, dans la dynamique, ce qui se passe au sein d'une nouvelle entreprise. Les systèmes sociaux exigent en effet des méthodologies adaptées qui soient : « sensitive to context, time, change, events, beliefs and desires, power, feedback loops, and circularity » (Tsoukas, 2005 : 3)

Est-ce à dire que les méthodologies quantitatives sont à abandonner ? Loin de là. Des régularités statistiques sont indispensables pour décrire le contexte, établir des constats et dégager des tendances. Mais pour expliquer, il faut comprendre, et pour comprendre, il faut commencer par détecter les mécanismes derrière ces tendances, via des méthodologies qualitatives (dites intensives chez les réalistes critiques)(Easton, 2010). Le réalisme critique considère la compréhension comme une étape nécessaire, mais pas suffisante, au processus de production des connaissances. En effet, un phénomène social présente de multiples niveaux d'analyse que le chercheur a besoin de sonder (Miller & Tsang, 2011). L'approche interprétative permet de cerner un seul niveau d'analyse, qui est celui relatif aux acteurs, leurs intentions, motivations et perceptions. Pour expliquer un phénomène social, le chercheur a besoin d'aller plus loin que la compréhension (Mole & Mole, 2010) et « to probe beneath » pour imaginer les structures et les mécanismes générateurs sous-jacents (Blundel, 2007 : 53).

Dans le contexte du Maroc, il nous semble que l'important est de continuer à chercher, que ce soit plus, mieux ou autrement. L'essentiel étant de garder à l'esprit ce qui fait la particularité de la petite entreprise : un phénomène complexe et fortement contextuel, car avant tout, humain.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Almus, M., & Nerlinger, E. A. (1999). Growth of new technology-based firms: which factors matter? *Small business economics*, 13(2), 141- 154.
- Barkham, R., Gudgin, G., & Hanvey, E. (1996). *Determinants of Small Firm Growth: An Inter-Regional Study in the United Kingdom 1986-90* (Vol. 12). Psychology Press.
- Baum, J. R., & Locke, E. A. (2004). The relationship of entrepreneurial traits, skill, and motivation to subsequent venture growth. *Journal of applied psychology*, 89(4), 587.
- Beaver, G. (2003). Small business: success and failure. *Strategic change*, 12(3), 115- 122.
- Bentaleb, C., & Louitri, A. (2011). La construction de la croissance des PME au Maroc. *Management & Avenir*, (3), 77- 81.
- Blackburn, R., & Kovalainen, A. (2009). Researching small firms and entrepreneurship: Past, present and future. *International Journal of Management Reviews*, 11(2), 127- 148.
- Blundel, R. (2007). Critical realism: a suitable vehicle for entrepreneurship research? *Handbook of qualitative research methods in entrepreneurship*, 1, 49- 78.
- Bouchikhi, H. (1993). A constructivist framework for understanding entrepreneurship performance. *Organization Studies*, 14(4), 549- 570.
- Brüderl, J., Preisendörfer, P., & Ziegler, R. (1992). Survival chances of newly founded business organizations. *American sociological review*, 227- 242.
- Bruno, A. V., Leidecker, J. K., & Harder, J. W. (1987). Why firms fail. *Business Horizons*, 30(2), 50- 58.
- Bruyat, C. (1993). *Création d'entreprise: contributions épistémologiques et modélisation*. Université Pierre Mendès-France-Grenoble II.
- Bygrave, W. D. (1989). The entrepreneurship paradigm (II): Chaos and catastrophes among quantum jumps. *Entrepreneurship Theory and Practice*, 14(2), 7- 30.
- Cader, H. A., & Leatherman, J. C. (2011). Small business survival and sample selection bias. *Small Business Economics*, 37(2), 155- 165.
- Cameron, K. S. (1986). Effectiveness as paradox: Consensus and conflict in conceptions of organizational effectiveness. *Management science*, 32(5), 539- 553.
- Chandler, G. N., & Jansen, E. (1992). The founder's self-assessed competence and venture performance. *Journal of Business venturing*, 7(3), 223- 236.
- Coad, A. (2009). *The growth of firms: A survey of theories and empirical evidence*. Edward Elgar Publishing.
- Cooper, A. C., Gimeno-Gascon, F. J., & Woo, C. Y. (1994). Initial human and financial capital as predictors of new venture performance. *Journal of business venturing*, 9(5), 371- 395.
- Davidsson, P., & Honig, B. (2003). The role of social and human capital among nascent entrepreneurs. *Journal of business venturing*, 18(3), 301- 331.
- Davidsson, P., & Klofsten, M. (2003). The business platform: Developing an instrument to gauge and to assist the development of young firms. *Journal of small business management*, 41(1), 1- 26.
- Davidsson, P., & Wiklund, J. (2001). Levels of analysis in entrepreneurship research: Current research practice and suggestions for the future. *Entrepreneurship theory and Practice*, 25(4), 81- 100.
- Davidsson, P., & Wiklund, J. (2006). Conceptual and empirical challenges in the study of firm growth. *Entrepreneurship and the Growth of Firms*, 1, 39-61.
- Easton, G. (2010). Critical realism in case study research. *Industrial Marketing Management*, 39(1), 118- 128.
- Ferrier, O. (2002). *Les très petites entreprises*. De Boeck Supérieur.

- Fritsch, M., Brixy, U., & Falck, O. (2006). The effect of industry, region, and time on new business survival—a multi-dimensional analysis. *Review of industrial organization*, 28(3), 285- 306.
- Fuller, T., & Moran, P. (2001). Small enterprises as complex adaptive systems: a methodological question? *Entrepreneurship & Regional Development*, 13(1), 47- 63.
- Geroski, P. A., Mata, J., & Portugal, P. (2010). Founding conditions and the survival of new firms. *Strategic Management Journal*, 31(5), 510- 529.
- Gibb, A. A. (2000). SME policy, academic research and the growth of ignorance, mythical concepts, myths, assumptions, rituals and confusions. *International Small Business Journal*, 18(3), 13- 35.
- Grant, P., & Perren, L. (2002). Small business and entrepreneurial research meta-theories, paradigms and prejudices. *International Small Business Journal*, 20(2), 185- 211.
- Hannan, M. T., & Freeman, J. (1977). The population ecology of organizations. *American journal of sociology*, 929- 964.
- Headd, B. (2003). Redefining Business Success: Distinguishing Between Closure and Failure. *Small Business Economics*, 21(1), 51- 61. <http://doi.org/10.1023/A:1024433630958>
- Hjorth, D., Jones, C., & Gartner, W. B. (2008). Introduction for ‘recreating/recontextualising entrepreneurship’. *Scandinavian Journal of Management*, 24(2), 81- 84.
- Hornaday, J. A., & Aboud, J. (1971). Characteristics of Successful Entrepreneurs1. *Personnel psychology*, 24(2), 141- 153.
- Janssen, F., & Schmitt, C. (2009). TPE, de le systémique à la gouvernance entrepreneuriale.
- Jennings, P., & Beaver, G. (1997). The performance and competitive advantage of small firms: a management perspective. *International Small Business Journal*, 15(2), 63- 75.
- Johns, G. (2006). The essential impact of context on organizational behavior. *Academy of management review*, 31(2), 386- 408.
- Jovanovic, B. (1982). Selection and the Evolution of Industry. *Econometrica: Journal of the Econometric Society*, 649- 670.
- Khelil, N., Smida, A., & Zouaoui, M. (2012). Contribution à la compréhension de l'échec des nouvelles entreprises: exploration qualitative des multiples dimensions du phénomène. *Revue de l'Entrepreneuriat*, 11(1), 39- 72.
- Littunen, H., Storhammar, E., & Nenonen, T. (1998). The survival of firms over the critical first 3 years and the local environment. *Entrepreneurship & Regional Development*, 10(3), 189- 202.
- Louitri, A., & Sahraoui, D. (2014). Contexte et contextualisation dans les recherches en Management au Maroc. *Revue Marocaine Des Sciences De Management*, (3), 85 - 100.
- Low, M. B., & MacMillan, I. C. (1988). Entrepreneurship: Past research and future challenges. *Journal of management*, 14(2), 139- 161.
- Lussier, R. N. (1995). A nonfinancial business success versus failure prediction model for young firms. *Journal of Small Business Management*, 33(1), 8.
- Miller, K. D., & Tsang, E. W. (2011). Testing management theories: critical realist philosophy and research methods. *Strategic Management Journal*, 32(2), 139- 158.
- Mingers, J. (2006). A critique of statistical modelling in management science from a critical realist perspective: its role within multimethodology. *Journal of the Operational Research Society*, 57(2), 202- 219.
- Mole, K. F., & Mole, M. (2010). Entrepreneurship as the structuration of individual and opportunity: A response using a critical realist perspective: Comment on Sarason, Dean and Dillard. *Journal of Business Venturing*, 25(2), 230- 237.
- Murphy, G. B., & Callaway, S. K. (2004). Doing well and happy about it? Explaining variance in entrepreneurs' stated satisfaction with performance. *New England Journal*

- of *Entrepreneurship*, 7(2), 5.
- Murphy, G. B., Trailer, J. W., & Hill, R. C. (1996). Measuring performance in entrepreneurship research. *Journal of business research*, 36(1), 15- 23.
- Rauch, A., Wiklund, J., Lumpkin, G. T., & Frese, M. (2009). Entrepreneurial orientation and business performance: An assessment of past research and suggestions for the future. *Entrepreneurship Theory and Practice*, 33(3), 761- 787.
- Reed, M., & Harvey, D. L. (1992). The new science and the old: complexity and realism in the social sciences. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 22(4), 353- 380.
- Reid, G. C. (1993). *Small business enterprise: an economic analysis*. Psychology Press.
- Rousseau, D. M., & Fried, Y. (2001). Location, location, location: contextualizing organizational research*. *Journal of organizational behavior*, 22(1), 1- 13.
- Sammut, S. (2001). Processus de démarrage en petite entreprise: système de gestion et scénarios. *Revue de l'Entrepreneuriat*, 1(1), 61- 76.
- Sarasvathy, S. D. (2001). Causation and effectuation: Toward a theoretical shift from economic inevitability to entrepreneurial contingency. *Academy of management Review*, 26(2), 243- 263.
- Searle, J. R. (1995). *The construction of social reality*. Simon and Schuster.
- Stearns, T. M., Carter, N. M., Reynolds, P. D., & Williams, M. L. (1995). New firm survival: industry, strategy, and location. *Journal of business venturing*, 10(1), 23- 42.
- Stinchcombe, A. L. (1965). Organizations and social structure. *Handbook of organizations*, 44(2), 142- 193.
- Storey, D. J. (1994). Understanding the small business sector. *University of Illinois at Urbana-Champaign's Academy for Entrepreneurial Leadership Historical Research Reference in Entrepreneurship*.
- Townsend, D. M. (2012). Captains of their Own Destiny? Toward a Theory of Entrepreneurial Agency in Firm Survival. *Entrepreneurial Action (Advances in Entrepreneurship, Firm Emergence and Growth)*, 14, 125- 160.
- Tsoukas, H. (2005). *Complex knowledge: Studies in organizational epistemology*. OUP Oxford.
- Venkatraman, N., & Ramanujam, V. (1986). Measurement of business performance in strategy research: A comparison of approaches. *Academy of management review*, 11(4), 801- 814.
- Watson, J., & Everett, J. (1999). Small Business Failure Rates: Choice of Definition and Industry Effects. *International Small Business Journal*, 17(2), 31- 47.
- Welter, F. (2011). Contextualizing entrepreneurship—conceptual challenges and ways forward. *Entrepreneurship Theory and Practice*, 35(1), 165- 184.
- Westhead, P., Ucbasaran, D., & Wright, M. (2005). Decisions, Actions, and Performance: Do Novice, Serial, and Portfolio Entrepreneurs Differ?*. *Journal of small business management*, 43(4), 393- 417.
- Zahra, S. A., & Wright, M. (2011). Entrepreneurship's next act. *The Academy of Management Perspectives*, 25(4), 67- 83.
- Zahra, S. A., Wright, M., & Abdelgawad, S. G. (2014). Contextualization and the advancement of entrepreneurship research. *International Small Business Journal*, 0266242613519807.